



LES EXPOSITIONS

URSULA STERNBERG

Une des caractéristiques passionnantes de l'Art est sans doute son universalité.

Bien sûr, chaque pays développe un style propre à son mode de vie, à son climat, à son économie, à ses croyances religieuses, philosophiques ou politiques. Mais, à travers tout cela, même dans les endroits les plus isolés et les plus reculés, on retrouve des constantes, curieuses parfois.

A notre époque de grand brassage humain, plus que jamais des interférences sont sensibles dans les différentes expressions artistiques du monde entier.

Il est donc intéressant de sortir parfois de notre univers volontiers restreint et narcissique.

Alors, l'amateur le plus ouvert s'étonne de rencontrer des noms inconnus, ou presque, chez nous, alors qu'ils font autorité dans le monde des Arts de leur pays.

Par exemple, combien parmi nos lecteurs connaissent l'Américain Andrew Wyeth ? Figure de pointe de l'Art américain, il donne de son pays une vision qui n'est ni conformiste ni particulièrement réjouissante. C'est un peintre qui sait jongler avec ses sujets pour les mettre en page de façon vraiment originale et qui les traite avec un souci d'équilibre et une volonté de synthèse et de retenue tout à fait impressionnants. Dessinateur précis et coloriste très discret, parfois monochrome, ses évocations des fermes isolées du Maine (avec Catherine et Alvaro, ses modèles souvent retenus et jamais flattés) n'ont cependant rien de misérabilistes, mais s'éloignent, fort heureusement pour l'Art, des visions en "technicolor" dont on nous a souvent abreuvés.

On pourrait parler de Charly Harper, ce délicieux illustrateur, peintre animalier, qui a traduit en fresques d'un graphisme épuré tout un bestiaire qui ne doit rien à la caricature ou aux transpositions anthropomorphes d'un Walt Disney.

On pourrait... Mais tel n'est pas notre propos.

Puisqu'aussi bien une importante rétrospective Paul Delvaux a parcouru les grands centres des USA à l'occasion du cent-cinquantième de l'indépendance belge, l'an dernier, et fut reçue avec enthousiasme par les Américains, nous voulions seulement rendre ce coup de chapeau aux artistes des Etats-Unis, trop peu connus dans notre petite Belgique.

Et, par la même occasion, saluer avec plaisir ceux d'entre eux qui traversent l'Océan pour soumettre au public européen, et belge notamment, le fruit de leur inspiration et de leur travail.

L'an dernier, nous avons rapporté ici nos impressions sur le passage à la Galerie de l'Angle aigu d'Anne Limbosch Slaughter présentant des paysages expressionnistes d'une pâte généreuse.

Aujourd'hui, nous voulons saluer le passage à la galerie P. Vanderborgt d'Ursula Sternberg.

Ces deux artistes américaines, bien différentes dans leur façon de s'exprimer, ont un point commun : certaines attaches familiales qui les ramènent au "vieux pays". Pour Madame Sternberg, c'est aussi une forme de pèlerinage reconnaissant puisque c'est à Bruxelles, en 1962, qu'elle a présenté sa première exposition personnelle avant d'élargir ses horizons et de conquérir, outre l'Europe, New-York, Atlanta, Rochester, Princeton, etc. et, principalement, Philadelphie, où elle vit avec son chef d'orchestre d'époux.

Rappelons aussi qu'elle participait à l'exposition "Apothéose de la Danse" au Palais des Beaux-Arts de Charleroi en 1967.

Grimpons donc à l'étage de cette boutique de la rue Ravenstein où ne peuvent être accueillies que des expositions de caractère intimiste, et qui cadre particulièrement bien aux petits formats.

Les cloisons semblent subitement reculées car, chez Ursula Sternberg, rien ne paraît petit. Cette femme, omniprésente, transmet dans ses œuvres une puissance et une fougue qui dénotent un sérieux tempérament.

Sans doute s'est-elle rappelé Picasso dessinant sur des manuscrits d'Eluard ; peut-être garde-t-elle de la Belgique le souvenir d'Alechinsky, de Jorn et de Christian Dotremont expérimentant toutes sortes de formes d'écritures et de typographies pour construire ces "logogrammes" et ces "peintures-mots" qui ont contribué à leur succès. Ursula Sternberg présente une suite importante de panneaux transcrivant des poèmes, des pensées, en allemand, en anglais, en français.

La typographie n'est pas l'élément essentiel de ces tableaux, mais elle est supportée par une évocation illustrative qui prime, en esprit, sur le texte.

Un étrange et mystérieux climat se dégage de ces ensembles : par exemple, ces silhouettes floues se croisant sur un trottoir noyé de brouillard dense et rappelant l'impossible communicabilité d'étrangers se croisant. N'est-ce pas là tout un symbole ?

L'aquarelle et la gouache fournissent à Ursula Sternberg l'occasion de camper de belles figures féminines, enveloppées dans le vaporeux support de ces disciplines liquides et fluides. Fourrures et chiffons atteignent à un moelleux et à une souplesse qui ne cèdent jamais à la facilité de l'effet mais qui sont soulignés au contraire, par la vigueur impétueuse de touches et de couleurs franches.

L'artiste utilise avec bonheur la technique du monotype, si souvent génitrice de simples effets de hasard. Ici, les touches sur la plaque-mère sont savamment disposées, fondues où il le faut, et d'habiles grattages apportent, par leur spontanéité, un heureux caractère tant de solidité que de fraîcheur.

Si nous sommes moins sensibles à certains paysages et natures-mortes plus conventionnels dans leur tendance "country", nous en remarquons cependant l'harmonieuse disposition et la sobre coloration. Sans tomber dans un quelconque folklorisme, il y a là l'image d'une Amérique évadée de ses grands problèmes et volontiers retrempée dans une écologie de bon aloi.

Enfin, témoignage d'une exquise féminité, complétant la palette multiple de cette artiste débordante de vie, voici une série de paysages petits-formats d'un extrême délicatesse et d'une finesse de goût qui réjouissent le regard.

"Welcome" donc à Ursula Sternberg pour ce "come-back" aux cimaises belges où nous lui souhaitons tout le succès que son beau talent mérite.

Jean DAMAR